

LA REVUE MUSICALE

TREIZIÈME ANNÉE

JANVIER

NUMÉRO 122

Vincent d'Indy



VINCENT D'INDY fut à la fois un animateur de génie et un véritable créateur. Pour exprimer ses idées, il se façonna un style absolument personnel.

Qu'il ait subi l'influence combinée de Wagner et de César Franck, il serait absurde de le nier, mais très vite, il trouva sa forme. Ce montagnard des Cévennes apportait dans l'art musical je ne sais quelle âpreté qui déconcertait au premier abord. Il

faut avouer que ses goûts naturels le plaçaient aux antipodes des autres musiciens français. L'attrait de la volupté, du charme, de la grâce, de l'esprit, de la finesse domine chez les Maîtres de France de Couperin à Debussy, de Rameau à Ravel. Le plaisir des sens trouve à se satisfaire dans les œuvres de Gounod, Lalo, Bizet, Massenet, comme en celles de Fauré, Chabrier et Claude Debussy. César Franck lui-même y sacrifie souvent et pousse la tendresse jusqu'aux confins de la volupté. Seuls, ou presque, les montagnards Berlioz et d'Indy résistent à ces tendances. Pourtant, le tribun du peuple et le gentilhomme ne se ressemblent guère. La force brutale et plébéienne du premier contraste avec l'aristocratique

vigueur du second, mais, en dépit de ces différences de tempérament et de talent, ils appartiennent tous deux au même parti.

Ce sont des lyriques et des descriptifs. Les sentiments puissants qui les dominent leur font mépriser la recherche de l'aimable, du joli, du plaisant. Ces montagnards puisent dans la contemplation de la Nature leurs plus hautes inspirations.

Je pense qu'il ne faut pas chercher chez Vincent d'Indy un reflet de l'influence de Berlioz et les curieuses ressemblances qu'on observe entre ces deux grands artistes paraissent fortuites. D'Indy reste un terrien, un hobereau, attaché par des liens étroits à son Vivarais. Sa polyphonie est, rugueuse et dure comme les rochers de son pays natal. Ce qui compense cet ascétisme du style, c'est l'éclat de la forme instrumentale, car d'Indy a encore ceci de commun avec Berlioz : il possède à un haut degré le sens de la couleur orchestrale. Grand maître de l'instrumentation, il dispose d'une magnifique palette aux tons chatoyants et vibrants. Il se montre très français par son lyrisme descriptif, par son besoin de peindre des paysages avec des sons. Ce lyrisme prend sa source dans un amour fervent, religieux de la Nature, c'est lui qui, parfois, jette un peu d'émotion dans cette musique volontaire et tendue. La *Symphonie sur un thème montagnard*, le *Jour d'été à la montagne*, le *Poème des montagnes*, le finale de l'*Etranger*, maintes scènes de *Fervaal* en sont illuminés. Il excelle à peindre de vastes fresques : le Camp de Wallenstein ou la mer changeante, des monts boisés, des effets de lumière ou de ciel. A la différence de Debussy qui, par des procédés proprement magiques, recrée une atmosphère ou suggère des visions subtiles en agissant directement sur notre sensibilité, Vincent d'Indy s'adresse moins aux sens qu'à l'esprit et au cœur, comme le demandait Beethoven.

La foi religieuse l'inspira aussi puissamment et la *Queste de Dieu*, le grand intermède symphonique de la *Légende de Saint-Christophe*, reste la page maîtresse de sa vieillesse, si on peut employer ce terme à propos d'un artiste demeuré jeune jusqu'à sa mort. Il faut avouer que lorsque l'inspiration sentimentale faiblit, la musique de d'Indy perd en quelque sorte sa raison d'être. Elle apparaît alors d'une sécheresse redoutable, œuvre d'un logicien implacable, d'un « rhétoriqueur » inventif. D'Indy détestait Max Reger et pourtant, il lui ressemblait sur bien des points. Comme lui, grand créateur de formes et de puissantes polyphonies, comme lui expert aux jeux du contrepoint, et comme lui, ennemi juré de la grâce et de la volupté.

En un temps où chacun prophétisait à l'envi l'éclipse prochaine et définitive de l'écriture horizontale, il y avait du mérite à maintenir héroïquement son point de vue, à revendiquer sans faiblir les droits du contrepoint et de la fugue. En conservant la tradition polyphonique menacée par le courant harmonique de « l'Impressionnisme » triomphant, en exerçant une puissante influence sur des musiciens tels qu'Albert Roussel, Alberic Magnard, de Séverac ou Witkowski, Vincent d'Indy rendit un immense service à la musique.

Lorsque la bombe du *Sacre du Printemps* éclata et qu'apparurent à tous les esprits éclairés les possibilités qu'apportait au monde l'emploi d'une polyphonie enrichie des effets nouveaux de la bi-tonalité et du dynamisme rythmique, une foule de jeunes musiciens refluèrent vers la Schola pour s'y initier aux jeux sévères du contrepoint.

Je dois dire que ce qu'ils venaient apprendre à la classe de Vincent d'Indy n'était pas précisément ce que le vieux maître prétendait leur enseigner. Il condamnait sévèrement l'usage qu'ils faisaient des connaissances acquises sous sa discipline. Trop âgé pour comprendre l'évolution qui emportait l'art musical vers de nouveaux destins, il se désespérait du triomphe de l'atonalité et de la bi-tonalité, sans soupçonner que par son chromatisme exaspéré il n'avait pas laissé de frayer lui-même la voie aux novateurs. Il accablait ceux-ci de ses sarcasmes en sorte qu'un fossé se creusait entre les disciples infidèles et le vieux maître auquel ils devaient tant.

En sa jeunesse, il s'était montré moins dogmatique. Il était trop artiste pour ne pas sentir les beautés mêmes les plus étrangères à sa nature. On ne doit pas oublier qu'il fut des premiers à soutenir énergiquement *Pelléas et Mélisande* et à applaudir Debussy dont la musique formait avec la sienne le plus complet contraste.

La vie de d'Indy fut celle d'un apôtre. Il lutta sans défaillance pour ses idées. La mort vint le prendre pendant qu'il écrivait un livre sur l'œuvre qu'il mettait au-dessus de toutes les autres : *Parsifal*. Ce fut un infatigable travailleur. Jusqu'aux derniers mois de sa vie, on rencontrait le grand vieillard, dont le poids des années n'arrivait pas à courber la haute taille, se hâtant, une lourde serviette sous le bras, vers sa chère Schola où l'attendaient ses élèves. Sa physionomie énergique, aux larges plans, que barraient d'épais sourcils en broussaille et la moustache blanche, respirait la volonté, la noblesse et la bonté. Sous l'arc des sourcils, brillait un regard

d'une limpidité ingénue. C'est ce regard qui, après maintes pages arides et dépouillées, illumine soudain de son éclat tel passage radieux de la *Symphonie* ou du *II^e Quatuor*.

C'est faire tort à Vincent d'Indy que de n'admirer en lui que le compositeur. Il fut aussi un homme d'action, et je ne suis pas persuadé que ce dernier n'ait pas accompli l'œuvre la plus féconde.

Il faut d'abord lui être reconnaissant d'avoir entrepris de restaurer en France la connaissance et l'amour des chefs-d'œuvre oubliés. Certes, Charles Bordès, un apôtre lui aussi, l'avait précédé dans cette voie, mais je pense qu'abandonné à ses seules ressources, il n'aurait jamais pu réaliser l'œuvre immense que son ami Vincent d'Indy sut mener à bonne fin. Par son cours de composition dont les considérations historiques sont sujettes à caution, mais qui fait une si large place aux vieux maîtres, par ses concerts de musique ancienne et ses publications de textes inédits, Vincent d'Indy a initié plusieurs générations à la splendeur des *Cantates* de Bach, des *Histoires sacrées* de Carissimi, des opéras de Lully et de Rameau, des œuvres de Monteverdi...

Au temps où la Schola Cantorum commençait à vivre, Vincent d'Indy sut s'entourer des conseils de musicologues tels que Romain Rolland, André Pirro, Michel Brenet, Henri Quittard, Jules Ecorcheville..., et ressuscita aux yeux d'un public fervent et ravi, une foule d'œuvres admirables totalement inconnues.

On lui a reproché un temps d'avoir prêché la religion de la Musique avec trop d'austérité, jetant l'anathème sur l'art facile, l'opéra italien, l'opérette, la virtuosité, la musique d'amusement. Certes, il tendait ainsi bien involontairement à instaurer le culte de l'ennui qui, pour certains, devenait un gage de sincérité et de noblesse ! Mais, si cette discipline présentait des inconvénients, qu'elle avait aussi d'avantages ! Ce fut grâce à elle qu'en province se constituèrent des publics sérieux et fervents, pleins de respect pour les maîtres, capables de tous les enthousiasmes pour des œuvres dépourvues d'agréments extérieurs, mais riches de pensée et de sentiment. Qu'on pardonne volontiers à un public de se montrer injuste envers Bellini, Donizetti, Verdi, Auber et Gounod, s'il se révèle capable de comprendre le génie d'un Monteverde, d'un Jean-Sébastien Bach, d'un Richard Wagner...

Tant par sa propagande directe que par celle exercée par ses fidèles émules ou disciples, Guy Ropartz, Witkowski, Blanche Selva, etc., d'Indy

//////////
a accompli une véritable révolution dans la mentalité du public français. Il a prêché le respect et la grandeur de l'Art et a réussi à convaincre des foules qui jusque-là ne connaissaient en fait de musique que de médiocres opéras-comiques et le répertoire des musiques militaires. C'est en province surtout que son action a été durable et profonde. Aussi ne saurait-on sans injustice séparer, en parlant de Vincent d'Indy, le grand homme de réalisation du fécond musicien. Il fut toute son existence un chevalier de l'Idéal. Il a pu lui arriver en sa vieillesse de partir en guerre contre des fantômes, mais on ne peut sans émotion évoquer le souvenir de ce magnifique champion, si conscient de la dignité de son art, si résolu à le faire respecter et qui combattit jusqu'à son dernier souffle pour l'idéal qu'il s'était formé dès le temps de sa jeunesse. C'est une des plus nobles figures d'artistes dont l'histoire ait conservé le souvenir, qui vient de disparaître.

HENRY PRUNIÈRES.

